

vriers, de moissonneurs, accourait ventre à terre, gagnant le théâtre de l'incendie.

Epuisée, la tête perdue, Aline, instinctivement, s'était cachée dans un épais massif de rosiers.

— Lui !... — murmurait-elle. — Je ne m'étais pas trompée !... C'était bien lui !... Il va tuer Colette !... Dans ce désordre !... dans cette panique, ils me prendront mon enfant !...

Une fois la route libre elle franchit la grille.

Personne ne songeait à s'occuper d'elle.

Tous se trouvaient à l'entour du feu que l'on attaquait vigoureusement...

Fuir !... s'éloigner !... Faire perdre sa trace à ses bourreaux... Telle était l'idée fixe qui la hantait maintenant !...

Elle chercha, elle fit un effort de mémoire pour rappeler ses souvenirs...

Oui !... pour se rendre à la station, on tournait bien à gauche... Elle ne se trompait pas.

Et elle s'engagea dans la route poussiéreuse !...

Au loin, sonnait le glas des cloches.

A la terrible lueur de l'incendie s'éveillaient les villages... On accourait de toutes parts...

Une pompe avec fracas, roula même sur le milieu du chemin, escortée par une troupe de paysans et passant non loin d'elle, au pas de course.

Dans l'ombre épaisse, elle se glissa inaperçue.

Et elle continua sa course précipitée, s'arrêtant, écoutant, prenant parfois pour un pas d'homme les bonds désordonnés de son cœur, et croyant que *lui*, tous deux peut-être, couraient après elle pour lui ravir Colette !

Et aux questions incohérentes de l'enfant, à ses frayeurs, à ses larmes, elle répondait, faisant de surhumains efforts pour donner du calme à sa voix :

— N'aie pas peur, mon ange !... Il n'y a rien !...

V

Revenons à Seven-Oakes, autrement dit à la propriété des Sept-Chênes. Grâce aux prompts secours, grâce surtout au grand nombre de moissonneurs et d'ouvriers qui se trouvaient accidentellement à portée de la propriété, on s'était promptement rendu maître du feu.

L'eau ne manquait pas, elle se trouvait là, sous la main, en ce grand et sinueux lac bleu, qui s'étalait devant la façade de l'aristocratique demeure.

Les prompts et énergiques secours avaient été organisés par Thomas Glayn, et le château en majeure partie et les superbes collections qu'il renfermait, avaient pu être sauvés d'un complet désastre.

Thomas Glayn pouvait être satisfait, ses efforts étaient couronnés d'un très grand succès.

Sans doute, les dégâts étaient considérables : l'un des pavillons formant l'aile droite de Seven-Oakes avaient été en partie consumés, mais c'était en vérité peu de chose, comparativement aux proportions qu'aurait pu prendre la catastrophe..

Le premier mot de l'excellent Thomas Glayn avait été, en voyant s'élever dans les airs les tourbillons de flamme et de fumée, alors que, des premiers, il arrivait sur le théâtre de l'incendie :

— Et Mme la comtesse !... La comtesse de Chazay !...

Du milieu d'un groupe d'ouvriers occupés déjà à armer une pompe et à la mettre en batterie, une voix partit, répondant à cette question anxieuse :

— La dame qui logeait au château, n'est-ce pas !... Elle est descendue... tenant sa petite fille dans ses bras, et elle s'est enfuie en courant à travers le parc.

Hors de danger !... L'hôte de sir Roland se trouvait pour l'instant à l'abri. Il n'y avait donc pas à s'occuper sur l'heure de la comtesse et de sa fille.

Alors, au plus pressé, c'est-à-dire au feu.

Et Thomas Glayn s'était multiplié à l'infini.

Chacun apportait à la tâche de dévouement une ardeur extrême.

Mais le régisseur remarquait surtout un manouvrier brun de cheveux et de barbe qui se démenait comme un beau diable et travaillait avec une extraordinaire énergie.

Et le régisseur n'avait pu résister à lui adresser un bruyant compliment, en lui disant :

— Bravo, mon ami !... Mais ne vous exposez pas trop... Que nous n'ayions pas d'autre malheur à déplorer. Rien ne saurait me consoler, non plus que mon noble maître, de la perte d'une existence humaine.

L'autre n'en avait fait qu'à sa tête, coupant les madriers, démolissant des pans de murailles, pour laisser au feu sa dévorante part.

Aux premières lueurs du jour, l'incendie était complètement éteint. Des débris fumants que l'on continuait à arroser encore, et c'était tout.

Alors, M. Glayn avait fait venir, sur une brouette, un double tonneau d'ale ; sur une table, des jambons étaient installés en permanence par ses ordres, et l'on reconfortait amplement tous ces braves gens qui n'avaient regardé ni à leur fatigue, ni à leur peine.

Et, en termes émus, au nom de son maître, sir Roland, Thomas Glayn remerciait les moissonneurs, fermiers, voi-ins qui avaient prêté de leur propre mouvement, un si énergique concours.

L'ouvrier qui s'était tellement multiplié sous ses yeux, qui avait si grandement payé de sa personne, n'était pas, comme bien on pense, oublié non plus, et le régisseur le recommandait tout spécialement à l'admiration de l'assemblée.

— Comment vous nommez-vous, mon ami ?

— Gérard Tolver — répliqua l'homme brun, qui semblait tout décontenancé et confus de tant d'éloges.

— Eh bien ! Gérard Tolver, au nom de sir Roland Goldwin, au mien, au nom de tous nos bons camarades, je vous remercie, Gérard Tolver... Et vous voudrez bien mon cher garçon, accepter cette récompense.

Et le régisseur insistait pour insinuer, dans les doigts fermés de Tolver, un billet de banque.

Non, en vérité, cela ne valait pas la peine ; Gérard Tolver baisait la tête, et enfonçait sur ses cheveux crépus le chapeau de paille en forme de cloche qui cachait à demi sa face hâlée.

De récompense, l'ouvrier n'en voulait à aucun prix... Quand on a sa conscience pour soi, on n'a pas besoin d'être récompensé.

— Et d'où êtes-vous mon brave ami ? — demandait encore le régisseur.

— De Sussey... où j'ai laissé ma femme et deux enfants... et où je repartirai sous trois jours, pour leur porter le prix de mon travail.

— Et vous y ajouterez aussi une bonne gratification... Vous n'avez pas le droit de refuser, pour vos enfants et votre ménagère, Gérard Tolver... Non !... Vous n'avez pas le droit.

Et, tout attendri, Thomas Glayn ajoutait :

— Il y a encore, Dieu merci, de braves gens de par ce monde !

Quand l'émotion fut calmée, lorsqu'on put se remettre, vers la fin de la matinée de ce même jour, aux travaux des champs, le régisseur s'occupa de retrouver la comtesse et Mlle Colette.

Naturellement, bien qu'il battit lui-même le parc dans tous les sens, ses recherches demeurèrent infructueuses.

Mme de Chazay avait disparu.

Affolée, éperdue, craignant... on ne sait quoi... elle avait fui.

Très contrarié, Thomas Glayn, très inquiet et combattu par des sentiments très opposés et très divers.

Sans doute, une comtesse française, voyageant en Angleterre, sans femme de chambre et sans bagages, c'était là un fait sans précédent, un fait complètement anormal.

Une originale, sans doute, rien qu'une originale... Car, enfin, il était impossible qu'une femme si jeune, si jolie, si distinguée, pût être une aventurière, comme il en court tant à travers le monde... Pour Thomas Glayn, il refusait absolument de le croire.

Et cependant, dans toute cette aventure si complexe, il y avait plus d'un mystère, en dehors même de celui de la comtesse de Chazay.

Comment le feu avait-il pu prendre ?... Comment cet incendie s'était-il subitement déclaré ?

Non, en vérité, ce bon Glayn en perdait la tête, et il était désolé de l'absence son maître.

Et voilà que le lendemain, il recevait une dépêche détaillée de sir Roland.

La lettre du régisseur, ses télégrammes, avaient fini par trouver M. Goldwin à Droukeym. Et il répondait aussitôt :

— Traiter comtesse de Chazay avec les plus grands égards jusqu'à mon retour immédiat.

"GOLDWIN."

— Ah ! mon Dieu ! — s'écria Thomas Glayn, cherchant à s'arracher tous les cheveux qui lui manquaient, — qu'est-ce que va dire sir Roland ?... Il croira certainement que je n'ai pas eu assez d'égards pour sa noble parente !... Je suis un homme fini !... Perdu !... Mon maître ne me pardonnera jamais... Et certainement il m'accusera d'avoir méconnu ses ordres... Non, il ne me pardonnera jamais !... J'en suis bien sûr !... Jamais !...

Le soir du troisième jour, Gérard Tolver se présentait devant le régisseur. La moisson était complètement terminée, on congédiait les ouvriers supplémentaires, et Tolver, on le suit, était de ce nombre.

Et Thomas Glayn l'obligeait de force à accepter une bonne gratification, en lui répétant :

— Vous n'avez pas le droit de refuser, Tolver, pour vos enfants et pour votre femme, et en outre, vous désobligeriez absolument mon noble maître.